

Ljova, le « fiston ».

CLT, Numéro 13, mars 1983.

Interrogée le 19 octobre par un magistrat suisse dans l'affaire du meurtre, à Chamblandes, près de Lausanne, d'Ignacy Poretski, dit Ignace Reiss, communiste polonais, ancien haut responsable du G.P.U. passé à la IVème Internationale, l'institutrice suisse Renata Steiner avouait :

« J'ai eu à m'occuper de M. Sedov en janvier 1937. A cet effet, je suis allée à Mulhouse environ quatre à cinq jours avec Bob et Marcel. Pour ce voyage, Marcel avait reçu les ordres nécessaires de Serge. A Mulhouse, je suis descendue dans un petit hôtel, à droite en sortant de la gare dans une rue principale ; nous y avons pris chacun une chambre. J'ai dû donner mon nom. J'ignore sous quel nom Marcel est descendu à l'hôtel ; je ne l'appelais ou demandais après lui qu'en le désignant sous le nom ou l'appellation du « monsieur du n° X ».

Bob est descendu dans un hôtel voisin d'un grand parc, à gauche en sortant de la gare.

A Mulhouse, nous avons fait des surveillances à la gare. Marcel et Bob m'avaient dit que Sedov devait venir là, avec quelqu'un. Si M. Sedov était arrivé, Marcel m'aurait dit ce que j'aurais dû faire. Sedov n'est pas venu.

Dans cette ville, j'ai reçu deux télégrammes. Je savais que je devais recevoir des dépêches à mon nom là-bas. Marcel me l'avait dit. Ces dépêches ont été expédiées par Serge, comme je le suppose. La première disait à peu près ceci : « Restez toujours ». La seconde avait ce seul mot : « Rentrez ». Et nous sommes rentrés, les trois ensembles, dans le même compartiment de train. A Paris, il est probable que Marcel a fait rapport à Serge.

A Mulhouse encore, dans un café, en lisant les journaux, j'ai appris l'affaire Navachine à Paris [...] Pour mes missions à Antibes et Mulhouse, j'ai reçu environ deux mille francs. Dès lors, je n'ai plus eu à m'occuper de M. Sedov¹».

Mademoiselle Steiner et ses amis « Marcel » (Dimitri Smirenski) et « Bob » (Robert Ducomet) étaient les agents d'exécution d'un groupe de tueurs du G.P.U. que dirigeait à Paris « Serge », l'ancien officier de l'armée Wrangel Sergéi Efron, mari de la poétesse Marina Tsviétaieva. Léon Sedov, le fils de Trotsky, aurait dû être informé qu'il avait un rendez-vous à Mulhouse avec l'avocat de Bâle Erwin Strobel pour l'organisation d'un « contre-procès » en Suisse au lendemain du premier procès de Moscou.

Comment les tueurs savaient-ils que Sedov avait rendez-vous à Mulhouse ? En 1937, on a beaucoup cherché, notamment dans l'organisation trotskyste suisse, le M.A.S., l'auteur d'une fuite éventuelle. Sans doute connaît-on aujourd'hui le responsable de l'information. Le 29 février 1956 en effet, un homme qui venait d'être démasqué aux Etats-Unis comme un agent de l'U.R.S.S., Mordka (dit Marc) Zborowski, autrefois collaborateur de Léon Sedov, reconnaissait en effet avoir été infiltré par le G.P.U. dans les rangs trotskystes, mais, devant la commission sénatoriale sur les activités anti-américaines, mollement interrogé par des enquêteurs peu curieux, assurait qu'il n'avait « jamais reçu mission d'attirer Sedov dans un endroit où on devait l'assassiner », précisant en revanche :

¹ Papiers d'exil, Université de Harvard, Houghton Library, b MSRuss 13-1, 17229; copies des procès-Verbaux d'interrogatoire des inculpés dans l'affaire du meurtre de Reiss, avec la permission de la Houghton Library.

« A ce moment, l'idée était, on m'a dit que l'idée était de l'attirer dans un endroit où nous aurions été tous les deux enlevés et emmenés en Union soviétique² ».

Dans l'intervalle, pourtant, le 16 février 1938, Léon Sedov était mort dans des conditions suspectes au lendemain d'une opération banale, dans une clinique parisienne tenue par des Russes blancs ; ses camarades français avaient été tenus dans l'ignorance du lieu de son hospitalisation dont l'agent du G.P.U. avait en revanche informé ses chefs.

Nous avons essayé de répondre ici à une question de fond préliminaire : Léon Sedov était-il l'une des cibles du G.P.U. parce qu'il était le fils de Trotsky ou parce qu'il était, en tant que Léon Sedov, déjà un adversaire redoutable et redouté pour le régime stalinien ?

Lev (Léon) — qu'on appellera à la russe de tous les diminutifs affectueux possibles, mais surtout Ljova — est né alors que son père était en prison, poursuivi pour le rôle qu'il avait joué pendant la révolution de 1905 à la tête du soviét de Saint-Pétersbourg. Il était le premier enfant du jeune couple qui s'était connu en émigration, mais son père, de son premier mariage, avait déjà deux filles. Natalia apporta elle-même à son compagnon la nouvelle de la naissance, au parloir de la forteresse Pierre-et-Paul où il était enfermé en attendant d'être jugé. L'enfant ne rencontra son père qu'une année plus tard, lorsque, ensemble, ils passeront tous trois à l'étranger après que Trotsky ait réussi « *la belle* » en Sibérie. Le tout petit Ljova commençait ainsi une enfance errante et chaleureuse.

Il vit sa première enfance à Vienne qu'il habite jusqu'à l'âge de huit ans. En 1914, il parle couramment le russe — que les parents entretiennent avec soin à la maison — l'allemand, la langue de l'école, et le dialecte viennois, langue de ses jeux. Il fut un enfant plein d'entrain, se donnant avec passion à tout ce qu'il entreprenait. Nous savons aussi qu'il aima comme des poèmes les prières qu'on lui enseigna aux heures d'instruction religieuse obligatoire et qu'il les murmura parfois avant de s'endormir : ses parents, entre diverses options possibles, avaient « *choisi* » le luthéranisme qui leur semblait une religion plus « *portative* » pour l'enfant d'un couple d'athées.

Le 3 août 1914, le père, la mère, Ljova et son petit frère Sergéï — deux ans de moins que lui — prennent le train. Il ne s'agit pas d'une partie de campagne. La guerre — on l'appellera plus tard la « *première guerre mondiale* » — est imminente et ils doivent s'installer dans un pays qui, au moins, ne soit pas en guerre avec la Russie. On s'installe provisoirement à Zurich, que le père quitte en novembre pour aller en éclaireur à Paris où tout le monde le rejoint en mai 1915. Tous les quatre vont vivre à Sèvres d'abord, où les enfants fréquentent la communale, à Paris même ensuite, rue Oudry, d'où ils fréquentent l'école russe, ce qui ne les empêche pas de parler français couramment.

Le père est correspondant à Paris du journal ukrainien *Kievskaja Mysl* — c'est son gagne-pain — et animateur du quotidien de langue russe *Naché Slovo* — c'est son action militante. Il s'absente souvent : voyage avec son ami Rosmer en direction du front, brefs séjours en Suisse pour les conférences socialistes internationales de Zimmerwald et Kienthal. Mais, quand il est à Paris, il organise son emploi du temps de façon à être avec les enfants et notamment à les aider dans leur travail scolaire et leur adaptation à ce milieu nouveau dans des circonstances exceptionnelles.

Mais un révolutionnaire, même père de famille, peut-il « *poser son sac* » en 1916 ? Trotsky en tout cas est expulsé de France en novembre, vraisemblablement sous la pression du gouvernement tsariste qui s'exaspère de l'existence même de *Naché Slovo*. C'est l'angoisse dans le petit appartement, les larmes

² *Hearing before the subcommittee to investigate the administration*, 29 février 1956, Part 4, p. 89.

clandestines la nuit pendant plusieurs semaines. Puis l'horizon s'éclaire, car la famille rejoint le père et part avec lui pour le Nouveau Monde, exaltante aventure. En décembre 1916, les deux enfants, conduits par leur mère, retrouvent le père à Barcelone : le jour de Noël, la famille tout entière embarque sur le Montserrat qui les emmène dans la lointaine Amérique.

Dans ce monde farouche où l'on souffre et où l'on meurt tellement, ce monde dont ils ont déjà éprouvé l'arbitraire et l'injustice, les enfants ne sont pas neutres ; ils ont choisi leur camp, celui de leurs parents et ceux qui leur ressemblent, comme, sur le bateau, cet homme de chauffe dont ils ont découvert qu'il était « *républicain* » et à qui ils portent du raisin. A peine hispanisés, le temps de la traversée, ils découvrent New York dont la technologie — le téléphone surtout — les transporte. Mais ils n'auront pas le temps de satisfaire leur curiosité ni même de s'américaniser : la leçon de choses continue sur le rythme toujours plus rapide et ils ne sont pas aux Etats-Unis depuis deux mois quand arrive la grande nouvelle, la révolution de février 1917 en Russie, le signal du retour dans cette patrie qu'ils ignorent, la fête. L'arrestation des voyageurs par les autorités britanniques à Halifax, sur le chemin du retour est pour Ljova l'occasion du premier affrontement physique avec l'ennemi de classe, qui a d'ailleurs tout du « *méchant* » : il frappe de toutes ses forces l'officier canadien qui vient d'ordonner d'enlever son père de force. Une fois de plus, l'alarme est brève. Demeurés avec leur mère, grâce à une résistance générale acharnée, les enfants assistent bientôt à la libération du père, et le voyage reprend. Cette fois, il est sans histoires et se termine, comme il se doit, à Pétrograd, en plein dans l'Histoire.

Ljova a vécu la révolution russe, à partir de 1917, de toute sa curiosité et de toute son énergie, comme s'il n'avait vécu jusque-là que pour s'y jeter avec enthousiasme. Enfant aimé de parents suroccupés, très attaché à eux, il fait son expérience de façon indépendante, sur des chemins où son frère et lui avancent seuls. La mère travaille — à la conservation des musées et des œuvres d'art — et n'est disponible qu'en soirée. Le père, ils ne l'entrevoient que de temps en temps, et jamais pour longtemps, pendant les années décisives de la guerre civile: ils ne le quittent cependant en fait jamais, puisque sa stature, sa personnalité d'orateur et d'organisateur, son rôle historique de chef de l'insurrection puis de fondateur de l'Armée rouge le placent au cœur de l'amour enthousiaste des ouvriers, soldats et marins révolutionnaires, au centre de la haine de l'ennemi de classe auquel l'enfant se heurte sans doute directement beaucoup plus souvent dans sa vie de tous les jours.

Ljova apprend à se battre à l'école contre ceux de ses condisciples qui traitent son père d'« *agent allemand* » — ailleurs on dirait de « *boche* » —, puis contre ceux qui cherchent à faire payer au « *fils du président* » les rancœurs et terreurs de leurs parents. Contraint de faire le coup de poing plus souvent qu'à son tour, il n'a peur de rien ni de personne et, quand l'ingénieur Sérébrovsky — ancien bolchevik et futur stalinien — lui assure que Lénine est vraiment un agent allemand, il n'hésite pas à lui cracher au visage une appréciation énergique de cette « *cochonnerie* ». Les enfants savent aussi trouver la chaleur des vrais amis. Plus disponibles, plus soucieux aussi des détails de la vie quotidienne, ce sont eux, Ljova et Sérioja, qui vont trouver l'Ami, leur ami, qui deviendra aussi celui de la famille, le marin révolutionnaire Nikolai Markine, qui sera factotum et collaborateur de confiance de leur père aux affaires étrangères puis à la tête de l'Armée rouge. Les balles qui fauchent Markine, près de la Volga, dont il a commandé la flottille, apportent aux garçons leur premier deuil, la première souffrance authentique et irréparable. Laissons la parole au père :

« Lorsque je reçus la dépêche qui m'annonçait sa mort, ce fut comme si une colonne de granit s'écroulait devant moi.

— Garçons, garçons, Markine a été tué...

Devant moi, deux faces pâles, tendues par les crispations d'une douleur soudaine.

Avec nos enfants, Nikolai traitait d'égal à égal. Il leur confiait ses desseins et les secrets de sa vie [...] Et ce tendre ami, qui avait ouvert en égal son âme à nos enfants, était également un vieux loup de mer et

un révolutionnaire, un véritable héros comme dans le plus merveilleux des contes. Était-il possible qu'il fût mort, ce Markine qui, dans le sous-sol du ministère, nous avait appris à nous servir du revolver et de la carabine ? Deux petits corps frissonnèrent longtemps sous leurs couvertures, dans le calme de la nuit, lorsque la sinistre nouvelle nous fut parvenue. La mère seule entendit leurs sanglots d'inconsolables »³.

Ljova seul aurait pu raconter ce que fut sa vie de jeune communiste entre 1917 et 1928, celle d'un jeune garçon ardent et enthousiaste jeté à neuf ans dans la première révolution du siècle. Il a été très proche de sa mère, qu'il retrouvait tous les soirs. Il a parfois obtenu d'accompagner son père au front, dans des meetings ou des manifestations. Mais il a surtout commencé sa propre vie, sur sa propre trajectoire et de son propre mouvement — dont nous ne savons presque rien. Nous savons seulement qu'épousant la cause qui n'était pas seulement celle de ses parents et de leurs amis, mais celle d'une génération tout entière à la suite de millions d'ouvriers et de paysans, il entra très jeune, en falsifiant sa date de naissance, dans les Jeunesses communistes, et qu'il fut chargé de la propagande en direction des ouvriers boulangers. Nous savons aussi qu'il quitta très tôt l'appartement sans confort du Kremlin pour aller vivre dans une « *commune* » de jeunes plus inconfortable encore afin de découvrir ou de créer une manière nouvelle de vivre en collectivité, un style de vie « *communiste* ». Nous savons qu'il se maria tout jeune avec une ouvrière plus jeune encore, Ania, et qu'ils eurent un enfant qu'ils appelèrent Lev, comme son père et comme lui, tant il est vrai que la tradition, même familiale, peut aussi peser chez les révolutionnaires.

Amant de la révolution, enthousiaste du communisme, bercé du rêve des bâtisseurs d'un monde tout neuf, l'enfant Ljova, puis l'adolescent, fut marqué par la qualité des hommes qu'il entrevoyait auprès du père, héros de la guerre civile, militants apparemment indestructibles qui avaient traversé bagnes et prisons, fusillades et évasions, rédigé des tracts, réuni des groupes de trois, assemblé et harangué des milliers, commandé des armées : ses modèles de la vie quotidienne, héros de ses rêves de gloire, s'appelaient Ivan Nikititch Smirnov, Sergéi Vitaliévitich Mratchkovsky — né en prison — Nikolaï Ivanovitch Mouralov... Avec eux, avec ses parents, il fut de l'Opposition de gauche dès sa constitution, organisant autour de lui dans son Institut supérieur technique de Moscou, où il achevait ses études de maths et de physique, un solide noyau. Il gagna en ces années, d'autres jeunes, étudiants, le plus souvent d'origine ouvrière, comme lui dévoués à la révolution qui avait coloré les élans de leur enfance et qui brûlaient de mettre leurs connaissances et leurs talents de bâtisseurs au service de l'humanité et du monde nouveau en train de naître. Une dizaine d'entre eux au moins l'ont suivi, non seulement dans l'Opposition, mais, plus tard, en exil et, pour certains, en prison. Nous savons qu'il y avait parmi eux Iouri Ter-Oganessov et Arnold Kontorovitch, qui avaient été arrêtés en janvier 1928, parce qu'ils avaient assuré la garde à l'appartement de Trotsky et furent pour cela déportés. Nous connaissons aussi Boris N. Viaznikovtsev, qui se trouvait au domicile des deux précédents, quand la milice vint perquisitionner, fut arrêté pour son comportement peu coopératif, et finalement déporté aussi⁴. Organisateur du travail de l'Opposition parmi les J.C. à Moscou, propagandiste dont le talent s'était manifesté avec éclat lors d'une tournée dans l'Oural avec Mratchkovsky en octobre 1927, Ljova s'éloignait de son jeune frère — longtemps séduit par le cirque, puis spécialiste de technologie — résolument apolitique et qu'il jugeait superficiel, pour se rapprocher de ce père-héros auquel le cadet s'opposait. En ce début de 1928, avec la déportation de Trotsky à Alma-Ata, Ljova eut à choisir une fois pour toutes d'être sans réserve « *le fils de Trotsky* » — « *le fiston* », comme disaient, non sans admiration, les gens du G.P.U. — et de mettre tous ses dons et toute son énergie au service de son père et de leur cause commune, celle de la révolution.

Le choix n'était pas aisé. En quittant volontairement Moscou pour partager l'exil de ses parents, Ljova y laissait sa compagne et le petit Lievoutchka, abandonnait ses études presque terminées. Il se mettait

³ *Ma Vie*, (éd. 1929), t. II, p. 169.

⁴De Boris N. Viaznikovtsev, voir sa correspondance d'exil à Sedov dans le n° 7/8 des Cahiers Léon Trotsky.

totalemment et sans réserve au service de la révolution mondiale à ce poste dont il savait qu'il ne pouvait revenir à un autre : près de son père, garde du corps et secrétaire, collaborateur et ami, homme à tout faire et organisateur, fils et camarade.

A la gare, au moment du départ, il a vainement tenté d'ameuter les rares voyageurs et quelques cheminots ahuris du déploiement de telles forces de police pour une seule famille. En cours de route, en gare d'Arys, c'est lui qui arrive à prendre contact avec les deux secrétaires de Trotsky, Sermuks et Poznansky qui ont rejoint les exilés, et qui leur transmet les consignes. A Alma-Ata, c'est encore lui qui parle avec Sermuks avant que ce dernier soit repéré et arrêté avant d'être déporté, tout comme Poznansky⁵.

Pendant l'année de leur exil dans la capitale du malaria, c'est sur les épaules de Léon Sedov que repose entièrement l'organisation de la vie matérielle des Trotsky. Cela signifie l'équipement de la maison, mobilier, ravitaillement, logistique, organisation des loisirs, chasse, y compris au tigre prédateur, et même le recrutement d'une dactylo dont tous savent bien qu'elle doit rendre compte au G.P.U. de ce qu'elle voit et entend.

C'est lui surtout qui organise la maison de la ville même d'Alma-Ata, puis la datcha d'été — une cabane⁶ — dans les collines en quartier général et état-major politique de l'Opposition de gauche exclue et exilée. C'est lui qui élabore la liste — tenue à jour avec un soin attentif — des déportés et de leurs adresses, qui expédie cartes postales et informations, exhortations et sentiments amicaux aux quatre coins de la Sibérie et de l'Asie centrale. Sa mère en a témoigné :

« Ljova, pendant des journées entières ne sortait pas de sa chambre qui se trouvait à côté de l'écurie: il tapait, corrigeait ce qui avait été tapé par la dactylographe, mettait sous enveloppe, expédiait ou recevait le courrier, recherchait les passages qu'on avait besoin de citer⁷. »

Mais il sort aussi pendant la nuit — les nuits pluvieuses surtout, comme en a témoigné son père — plus propice à l'action clandestine dont il est depuis le début et jusqu'au bout le pivot. Sa première réussite — elle n'est pas mince — c'est de mettre sur pied une liaison qui tiendra presque une année entre Moscou et la maison familiale. Des courriers envoyés par le « centre » que dirige le vieux Boris M. Eltsine amènent le matériel politique jusqu'à la gare de Pichpek (Frounzé). Là, ils sont relayés par un ancien métallo de Moscou, Mikhaïl Bodrov, devenu charretier, caché derrière une vraie barbe de moujik et qui fait le trajet avec sa troïka jusqu'au marché d'Alma-Ata. C'est là qu'il rencontre un fonctionnaire local, gagné à l'Opposition, déniché par Sedov après quelques semaines d'enquête discrète et dont nous ne connaissons que l'initiale D. Sedov et D se rencontrent parfois la nuit, en cas d'extrême urgence, ou quand il faut mener une véritable discussion. La plupart du temps il ne font que se transmettre des paquets qui arrivent ou partent. La correspondance entre eux pour l'établissement des rendez-vous se

⁵ Nikolai M.Sermuks et Igor M.Poznansky avaient travaillé avec Trotsky depuis l'époque de la guerre civile (voir l'article de P.Broué, « *Quelques proches collaborateurs de Trotsky* », dans Cahiers Léon Trotsky n° 1). Sermuks fut déporté et mourut dans des conditions que nous ignorons ; Poznansky, amené à Vorkouta en 1936, après des années passées à l'isolateur de Verkhnéouralsk, y fut l'un des dirigeants des trotskystes et de la fameuse grève de la faim. Il fut fusillé au printemps 1938.

⁶ René Dazy, dans *Fusillez-les comme des chiens enragés*, p. 45, fait de cette cabane une « villa de campagne »...

⁷Mémoires Médits de Natalia I. Sedova cités par Victor Serge, *Vie et Mort de Léon Sedov*, Maspéro, II, p. 14.

fait par le langage des fleurs sur les fenêtres et les rendez-vous eux-mêmes dans l'établissement local de bains-douches⁸.

C'est sur la base de ce travail que Trotsky peut déployer son activité politique, faire face à la première crise de l'Opposition, avec les explosions « *conciliatrices* » de Radek et Préobrajensky au sujet du « *tournant* » à gauche de Staline, apaiser les « *irréductibles* », refaire l'unité des rangs. La liaison est si bonne que Trotsky, moins de quinze jours après le 6ème congrès de l'Internationale communiste à Moscou, est informé que sa « *critique du projet de programme* » a été placée entre les mains des délégués étrangers, et apprend quelles ont été les réactions de Thorez et Togliatti⁹. L'un des délégués indonésiens, Mohamed Tohir, qui se fait appeler Alfonso, n'est-il pas en outre monté à la tribune pour fustiger le rapport Boukharine, la politique « *menchevique* » menée en Chine par Martynov et compagnie, c'est-à-dire reprendre les thèmes même de l'Opposition ?

Février 1929, Staline a décidé de se débarrasser de Trotsky en l'exilant à l'étranger. Une fois de plus Ljova est libre de son choix car la mesure d'expulsion ne le touche pas. Il prend la même décision qu'en 1928, avec sans doute un sentiment d'irréparable qui ne s'imposait pas encore au temps du départ forcé pour Alma-Ata. Ania et Lievoutchka restent au pays cependant qu'il s'expatrie pour un temps que personne ne saurait se hasarder à évaluer.

En Turquie, Ljova continue d'être auprès de son père l'homme-orchestre qui lui permet de travailler, le lien avec le monde, le chef d'état-major. En même temps, il prend en charge la partie la plus délicate, la plus minutieuse comme la plus dangereuse et la plus lourde de responsabilités, de leur action commune, la liaison avec l'Opposition de gauche en U.R.S.S., la centralisation des informations et de la correspondance avec les prisons et l'exil. Au début, et jusqu'en 1930, il dispose à Berlin d'une antenne très sûre avec une jeune militante de sa génération, sa vieille camarade et amie Nina V.Vorovskaia, elle aussi fille d'un vieux militant. Quand elle meurt de tuberculose à Moscou où elle a été rappelée, il doit tâtonner avant de retrouver, pour la capitale allemande, un autre camarade qui sera la « *tête de pont* ». Depuis le début, en outre, Ljova assume la rédaction en chef et l'administration de l'organe en russe de l'Opposition, le célèbre *Biulleten Oppositsii* qui est d'abord imprimé à Paris selon ses directives. Cette tâche-là, il l'assumera jusqu'à sa mort, informant, dactylographiant, mettant en page, corrigeant, expédiant, cherchant de l'argent, traquant le moindre sympathisant possible parmi ces techniciens des légations et missions où il compte tant d'anciens condisciples et camarades de jeunesse.

Ses premiers travaux d'écrivain sont délibérément modestes sans doute. Pourtant ce scientifique et ce militant a appris, de toute évidence, comment on écrit l'histoire. Son étude sur « *Staline et la guerre civile* » — polémique contre une cible, il est vrai, facile, Vorochilov — basée sur l'utilisation d'archives uniques, qu'il respecte et dont il comprend la force d'impact, est en son genre un petit chef d'œuvre. Le choix du pseudonyme littéraire de « *N. Markine* » est le symbole de sa fidélité à l'ami de son enfance consciente. Ses autres articles sont consacrés au sort et au combat politique de ses camarades en exil et

⁸ Ibidem

⁹ Houghton Library, b MSRuss 13, T 2144. Nous pensons publier dans un de nos prochains numéros la traduction de ces deux interviews réalisées par des militants trotskystes de Moscou et prises en sténo : elles révèlent la profonde démoralisation — dans tous les sens du terme — des deux dirigeants des P.C. occidentaux. On sait qu'une main attentive avait placé dans les dossiers des délégués à ce congrès des exemplaires de la *Critique du projet de programme de l'I.C.* On savait depuis longtemps par l'histoire des trotskystes américains que la lecture de ce texte, qui avait convaincu l'Américain Cannon et le Canadien Spector, avait ainsi été à l'origine du courant puis de l'organisation de l'Opposition de gauche aux Etats-Unis. Dans *Chinese Revolutionnary*, p. 85, Wang Fan-hsi, alors étudiant à Moscou, raconte comment il commença la traduction en chinois de ce texte que venait de lui communiquer un délégué du P.C. au congrès et qui allait « *armer* » les opposants de gauche chinois d'U.R.S.S.

dans les isolateurs : on remarquera avec quel soin ce jeune homme qui a, sur tous les sujets débattus, des opinions qu'il défend avec fougue, s'abstient d'intervenir en rendant compte des arguments qu'utilisent les uns contre les autres ceux que frappe la répression.

Ses rapports avec son père — leur affection réciproque, amour paternel et filial, ne peut être mise en cause — se révèlent cependant de plus en plus difficiles au fur et à mesure que s'affirment les exigences tatillonnes de Trotsky et l'importance excessive qu'il attache aux aspects formels et administratifs du travail quotidien. Jean van Heijenoort a relevé dans une lettre de Ljova à sa mère, écrite en 1937, une allusion à une demande de retour en U.R.S.S. qu'il aurait présentée en 1929 au consulat de Constantinople, vraisemblablement au sommet d'un conflit personnel aigu avec son père.

Trotsky, d'ailleurs, ne sait pas tout. S'il savait, ce serait bien un autre drame. Les papiers d'exil déposés à la bibliothèque du collège de Harvard démontrent en effet que Ljova, dans la crise qui mûrit et qui va exploser au sommet de la section française en 1930, a depuis longtemps pris parti et qu'il est personnellement lié, ainsi que le secrétaire tchécoslovaque Jan Frankel, à la fraction de Raymond Molinier: tous deux sont en réalité partie prenante et de façon active à la « *conspiration* » qui vise Pierre Naville et qui balaiera au passage le vieux Rosmer. A Prinkipo, Ljova est l'ami de Molinier — ce que Trotsky n'ignore pas — mais aussi son allié et son complice. Dans le cours de la même période, en outre, il s'engage dans la vie commune avec la femme légitime de Molinier, Jeanne Martin des Panières, restée comme secrétaire temporaire à Prinkipo; la jeune femme, après quelques hésitations et réticences initiales, si l'on en croit van Heijenoort, s'accroche ensuite à Ljova d'une passion exclusive tout en demeurant attachée sur le plan politique à Raymond Molinier.

C'est dans ces conditions et pour tout un faisceau de raisons convergentes que Ljova prend la décision de quitter Prinkipo, un départ longtemps retardé par les tergiversations des autorités universitaires et administratives allemandes et qui se produit finalement en février 1931. Officiellement, pour les amis et peut-être à ses propres yeux comme à ceux de ses parents, il s'agit de reprendre les études abandonnées en 1927 et de les mener à bien, d'acquiescer ce diplôme d'ingénieur qui, pour ce jeune soviétique de la génération d'après 1917, nourrie de « *construction* » et d'« *américanisme* », a une grande valeur symbolique. Léon Sedov va effectivement reprendre ses études, mais, s'étant vu refuser toute équivalence, doit repartir à zéro sur les bancs de la Technische Hochschule de Berlin.

Nous savons peu de choses sur son importante activité en direction de l'U.R.S.S., les liens qu'il continue à entretenir avec Moscou, ses efforts énormes pour retrouver Kh.G.Rakovskym et nous ne disposons que de l'unique témoignage d'un de ses derniers « *voyageurs* » au début de 1933 (11). Il semble qu'il ait réussi à maintenir avec plus ou moins de continuité un point d'appui dans cette légation commerciale soviétique de Berlin où défilent tant d'hommes jeunes de cette intelligentsia technique dont il est si proche. Nous ne savons pas s'il est présent à Berlin quand on démasque un provocateur qui a dû faire en 1930 bien des ravages, Lapo-letsky, dit Melev. Il est, pour sa part, sur les traces de tout voyageur venu de Moscou — quelque soient les risques encourus — de tout étudiant, de toute information, de toute liaison. C'est lui qui recrute, par exemple, dans la capitale allemande, le tout jeune Oskar Grossmann, cet étudiant soviétique qui dirigera la jeunesse de l'Opposition allemande, puis militera dans la clandestinité sous le nom d'Otto jusqu'en 1934, date de son arrestation, de sa condamnation par un tribunal hitlérien qui précédera son... expulsion en U.R.S.S. en 1936 !

Nous savons par une lettre à son père où il développe, à la fin de 1932, les raisons pour lesquelles il refuse de quitter l'Allemagne, comment, à travers ses liaisons dans l'appareil de l'Etat soviétique et de l'I.C., il devait organiser les « *voyages* » en U.R.S.S. « *comme une marqueterie* », avec un soin extrême. Les difficultés augmentent au fil des années car le G.P.U. a une conscience aiguë du danger que constitue cet adversaire. Il réussit tout de même pendant toutes ces années à faire pénétrer le *Biulleten* en U.R.S.S. et à en recevoir d'importantes informations. Une rencontre fortuite en 1931 avec I.N. Smirnov lui permet surtout de reprendre un contact et ce dernier, en 1932, lui adresse Holzman avec les informations

concernant le « *bloc des oppositions* » qui vient de se constituer et la répression qui recommence sur une grande échelle (12).

Nous savons par un résumé et des extraits de ses lettres de la période conservés dans les « *papiers d'exil* » qu'il eut, sur la stratégie de l'Opposition en U.R.S.S., de chaudes discussions avec Trotsky. Il était pour sa part un partisan déterminé du mot d'ordre « *Chasser Staline* » que Trotsky rejetait. Il écrivait à ce sujet en novembre 1932:

« Il ne s'agit pas d'une vengeance politique ni d'autre chose de ce genre. La thèse Clemenceau convient aujourd'hui plus que jamais, car, même s'il n'y a pas de guerre, le danger peut être plus grand encore qu'en temps de guerre. Il faut avant tout chasser la direction actuelle, chasser Staline. Ou Staline étrangle la révolution ou il sera lui-même « étranglé » par elle ».

Comme Trotsky soutient que le mot d'ordre juste lui paraît être « *A bas le régime personnel !* », il lui rétorque :

« Il faut lier étroitement les mots d'ordre de « Chasser Staline » et de « A bas le régime personnel », expliquer pourquoi le premier découle inévitablement et directement du second, mais il ne faut pas les opposer; personne ne le comprendrait. « Nous ne sommes pas pour chasser Staline, mais nous sommes contre le régime personnel ? » Cela ne va pas. C'est justement parce que nous sommes contre le régime personnel que nous sommes pour chasser Staline. » (13)

Dans l'Opposition de gauche mondiale, personne, à cette époque, n'est capable de discuter avec Trotsky sur un tel pied d'égalité.

Pendant les deux années de son séjour à Berlin, Ljova, sous divers pseudonymes, dont celui d'Alexandre, joue un rôle dirigeant dans la direction de cette section allemande de l'Opposition de gauche qui, avec la montée de l'hitlérisme et la politique suicidaire du parti communiste allemand inspiré par Staline, revêt une importance stratégique décisive.

Ouvert, chaleureux, séduisant, il a bien des amis et poursuit avec eux, pour les convaincre, d'interminables discussions. Parmi eux deux militants du S.A.P., l'économiste Fritz Sternberg, qu'il cherche à convaincre d'aller voir Trotsky à Prinkipo, et Boris Goldenberg. Ce dernier, qui jouit d'une réelle aisance, lui a cédé une pièce de son grand appartement, qu'il utilise comme bureau pour son travail politique. Il fréquente aussi les Pfemfert qui « *veillent* » un peu sur lui, tout en servant de boîte à lettres.

Les mille et une difficultés de la section française ont fini par amener le transfert du secrétariat international en Allemagne et l'avantage est évidemment que Léon Sedov représente la « *section russe* » mieux que ne l'avait fait jusque-là l'Ukrainien Pavel Ohkun, dit Mill. Le secrétariat international, comme la direction de la section allemande d'ailleurs, est entièrement dominé par la personnalité puissante de celui qu'on appelle Roman Well ou W. Schmidt, en réalité Ruvin Sobolevicius, souvent russisé en Sobolev, le Letton de Leipzig qui a mené la lutte contre Landau en 1931. Avec son frère Abraham — Adolf Sénine — et le Grec Yotopou-los — Vitte — il siège au secrétariat aux côtés de Ljova. Il semble qu'au cours de la première année de son séjour à Berlin, le jeune Russe n'ait pas éprouvé de méfiance à l'égard des deux frères qui manifestent par ailleurs d'évidentes qualités politiques. Mais Well travaille par à-coups, disparaît parfois, proscrit la discussion et, surtout, défend avec obstination la politique stalinienne sur certains points. Sedov commence à soupçonner, derrière son comportement très étudié, une ligne pro-stalinienne, sinon la provocation : dès le début de 1932, pour se prémunir contre d'éventuelles initiatives des deux frères et se donner les moyens de combattre une offensive concertée, il appelle de Leipzig à Berlin un autre membre de la Reichsleitung, Erwin H.Ackerknecht, dit Eugen Bauer, un médecin avec lequel il va collaborer étroitement et qui demeurera, même après sa rupture politique, son fidèle ami. C'est ensemble, après que les deux agents et leur complice Horst Sprengel aient jeté le masque, d'abord

en défendant ouvertement la politique de Staline, puis en tentant la scission par un coup de force sur le journal, qu'ils réussissent, au début de janvier 1933, à écarter les provocateurs, à les couper des quelques militants ouvriers qu'ils avaient pu abuser et à limiter les dégâts occasionnés. Trotsky leur reprochera néanmoins de n'avoir pas été suffisamment vigilants et de ne s'être battus que le dos au mur...

Quand Trotsky et Natalia, fin 1932, obtiennent un visa de quelques jours pour Copenhague et une conférence mémorable sur la révolution russe, Ljova n'obtient pas des autorités le visa qui lui aurait permis de passer quelques heures avec eux. Il faut une démarche personnelle de Natalia auprès du président Herriot pour qu'il obtienne le visa français et accompagne ses parents, de Dunkerque, où ils ont débarqué, jusqu'à Marseille.

On peut supposer qu'ils n'ont pas alors parlé seulement de politique. Depuis plusieurs mois, Ljova assume de fait la lourde responsabilité de sa sœur aînée, Zinaïda, en pleine dépression et qui vient, de surcroît, d'être frappée de plein fouet par sa déchéance de la nationalité soviétique qui l'empêche de revenir en U.R.S.S. et la coupe à tout jamais de sa mère et de sa fillette. Le suicide de Zina, le 10 janvier 1933, allait constituer pour le jeune homme un coup très rude. Cette mort donna l'occasion à Ljova de parler pour la dernière fois — au téléphone — à son jeune frère Sergéï qu'il appela pour lui apprendre la terrible nouvelle. A cette date, avec la menace de la « *marée brune* » qui montait dans toute l'Allemagne, l'un de ses premiers soucis fut de placer en sûreté le petit garçon de Zinaïda, Vsiévolod P. Volkov, « *Siéva* », qui n'avait pas encore quatre ans, et de l'envoyer à Vienne chez des amis.

Déjà à cette époque, la terre brûle en Allemagne sous les pieds de ce jeune communiste russe qui n'est pas le fils de personne. On comprend l'angoisse de ses parents, leur insistance et leur alarme à voir combien traîne ce départ nécessaire qu'il remet à plusieurs reprises. Un jour, Jan Frankel et lui-même, au travail dans le bureau officiel du médecin psychiatre Erwin H. Ackerknecht — leur camarade Bauer — sont surpris par l'irruption d'un groupe de S.A. menaçants et ne doivent leur salut qu'à la présence d'esprit du médecin dont le numéro d'officier prussien outragé fait reculer les rustres. Quand il arrive à Paris, en avril 1933, toute la famille berlinoise est finalement sauvée : Siéva, toujours à Vienne, pourra la rejoindre sans problèmes à Paris et Jeanne, venue en train avec les archives, est également sortie sans accroc.

Le départ de Berlin est pourtant le signe d'une tragédie : le travail d'araignée de Ljova, le réseau lentement tissé à partir des organisations de l'I.C. elle-même pour ses communications avec l'U.R.S.S., tout cela est détruit définitivement par les bandes hitlériennes, en même temps que ces organisations elles-mêmes. En U.R.S.S., le « *bloc des oppositions* » vient d'être démantelé et en outre les militants avec lesquels Sedov avait réalisé le contact encore au mois de février 1933 sont définitivement perdus de vue : il n'aura jamais plus avec l'U.R.S.S. de contact organisé avec un élément se réclamant de l'Opposition de gauche agissante. Trotsky, de Prinkipo, insiste dans ses lettres, pour que Ljova n'abandonne pas le « *travail russe* », pour qu'il tente une fois encore de reconstruire l'ouvrage de sa vie et ne se laisse pas entraîner à nouveau, comme ce fut le cas en Allemagne, par la tentation de militer sur place, dans le pays qui l'accueille... et de se faire dévorer de tâches par le secrétariat international.

Ljova précède de peu ses parents, et c'est inattendu. Bientôt en effet lui parvient la nouvelle que le visa français leur a été accordé. Il est, avec les frères Molinier, l'un des organisateurs du séjour de Trotsky, de son voyage : il l'a rejoint sur le bateau au large de la côte méditerranéenne, est descendu avec lui pour prendre la route. Il séjourne pendant plusieurs semaines à Saint-Palais, ce qui constitua son ultime période de cohabitation avec ses parents, qu'il rencontra encore régulièrement à Barbizon, rarement pendant le séjour à Domène et qu'il embrassa à leur passage à Paris en direction de la Norvège, en juin 1935, pour la dernière fois.

Ljova s'installe à Paris avec Jeanne et, bientôt, le petit Siéva. Il nourrit l'espoir de reprendre et terminer enfin ses études. A son arrivée, il a vingt-sept ans et sans doute une expérience politique unique pour

un homme de son âge. Enfant, il a vécu l'exaltante révolution russe, l'enthousiasme et les souffrances de la guerre civile. Adolescent, il a connu la réaction politique, le triomphe des bureaucrates, les persécutions contre les révolutionnaires qu'il admire depuis l'enfance et, en premier lieu, son père. A son âge d'homme, il a fait la cruelle expérience de la victoire sans combat du nazisme, de l'effondrement des organisations construites dans des décennies de luttes ouvrières, détruites autant par les coups d'une répression sans précédent que par la capitulation de leurs propres dirigeants. C'est pourtant la période la plus difficile qui commence pour lui dans son dernier lieu d'exil.

Il reprend contact avec les hommes et les femmes qu'il a connus quand il était enfant, rencontre Marcel Martinet et — c'est plus significatif — Marguerite Rosmer, en dépit de la rupture survenue quelques années plus tôt (14). Mais le retour en France ne signifie nullement une ambiance personnelle et politique plus favorable.

En réalité, Léon Sedov s'insère très mal dans le tissu politique du mouvement français. La scission de la fin de 1935, après des mois de crise, le place dans une situation pour le moins inconfortable. Raymond Molinier, dont il avait été si longtemps l'ami et le complice, se dresse désormais contre Trotsky, le SI et l'organisation internationale, dont il est exclu, et c'est Pierre Naville, son vieil adversaire, qui incarne maintenant la « légitimité » de la « section officielle » contre les « moliniéristes » de La Commune, puis du P.C.I. Or Jeanne, elle, est « moliniériste », et sans nuances. La tension qui pèse sur Ljova est terrible : il essuie les reproches de Trotsky pour ce que ce dernier considère comme sa faiblesse à l'égard des uns et des autres, les crises de jalousie — non dénuées de raisons — de Jeanne, subit une vie de pénurie et de privations. Une fois de plus, il a dû recommencer au niveau du baccalauréat ses études avant d'être admis « en Sorbonne », comme aimait à le répéter fièrement son père.

Est-ce cette conjoncture ou un syndrome d'émigré nourrissant sa méfiance à l'égard « des Français » qu'il tient, une fois pour toutes, pour des gens « pas sérieux », qui l'ont poussé à une sorte de repli vers ce « groupe russe » de Paris dont il est l'âme ? Au premier rang, deux personnes dont le nom reviendra souvent dans le débat autour de sa mort : Lola Estrine et Mordka Zborowski. La première, collaboratrice de l'historien menchevique Nikolaïevsky, assure son secrétariat à mi-temps : on se demande encore comment cette jeune femme nourrie au sérail menchevique a pu consacrer des années au militantisme « bolchevik-léniniste » aux côtés du fils de Trotsky, à qui elle apporta souvent son calme et ses attentions maternelles. L'autre, qui se fait appeler Marc et qu'on appelle Etienne dans le mouvement, est le nouvel agent du G.P.U. implanté en 1935, le successeur de Well et de Sénine auprès de lui.

Détruisons ici au passage quelques légendes qui présentent Ljova comme un jouet aux mains d'Etienne à qui il aurait fait une confiance aveugle et qu'il aurait rendu dépositaire de tous ses secrets : la malveillance ici a été démultipliée par le goût du sensationnel. En fait, cet homme jeune était un vieux conspirateur : Lola Estrine nous a confié qu'elle n'a jamais su, par exemple, de quelles tâches était chargé Etienne et que ce dernier ne savait rien de ses tâches à elle. En 1955, Etienne lui-même a raconté que Sedov avait refusé de lui donner son adresse personnelle, et qu'il l'avait finalement obtenue en passant par « les Français », ce qui avait provoqué une grande colère de Sedov. Un témoin aussi sérieux que Marcel Body s'est laissé prendre, lui aussi, par la légende malveillante quand il imagine que Zborowski, informé par Sedov, aurait rendu compte au G.P.U. de la visite à Paris du Dr Levine et permis ainsi à Staline de décider de l'assassinat de Kirov... C'est négliger deux petits faits : d'abord que Kirov a été assassiné le 1er décembre 1934, ensuite que ce n'est qu'au cours de l'année 1935 que Ljova a fait la connaissance d'Etienne.

C'est au service du G.P.U. et afin de prendre contact avec Léon Sedov afin de le surveiller que Zborowski a rejoint en 1935 le groupe trotskyste français. Il y a rencontré Jeanne Martin qui, frappée par le fait qu'il connaissait le russe, lui a proposé de collaborer avec Sedov qu'elle lui a présenté à la Sorbonne sous le nom de Durand. Dès lors, il informe le G.P.U. de ce qu'il sait — et qui n'est pas toujours décisif —, parvient à rendre compte de ses déplacements et de certains de ses contacts, réussira à être mêlé de près aux

premières discussions sur l'« affaire Reiss », puis aux rencontres avec Krivitsky dont il est même quelques jours le « garde du corps ».

Ljova continue ses études et obtient son diplôme d'ingénieur à une session de 1937. Il a sérieusement pensé à travailler en usine, puis, à l'été 1936, à s'engager en Espagne dans les milices du P.O.U.M., et a sollicité Andrés Nin en ce sens. Mais, en fait, il est enchaîné au travail politique et, au premier chef, à la publication du *Biulleten Oppositsii*, transféré à Paris peu après son arrivée et qu'il continue à assumer. Il lit attentivement la presse russe, collabore aux travaux de son père par des notes, des critiques, la recherche de citations, de longues heures de copie en bibliothèque. Parfois, et si son entourage insiste vraiment beaucoup, il se décide à écrire lui-même : ainsi, à la fin de 1935, rédige-t-il son remarquable article sur le mouvement stakhanoviste. A la fin de 1935 et au début de 1936, il s'attache aussi avec un certain succès — et en dépit des reproches d'inaction de Trotsky — à fonder un comité qui lutte contre la répression en U.R.S.S., un sillon qui facilitera ensuite beaucoup les premiers efforts d'organisation contre les procès de Moscou.

Le premier procès, celui d'août 1936, a été pour lui un coup terrible. Certains des hommes qui figurent sur le banc des accusés à Moscou ont été les idoles tout proches de sa jeunesse enthousiaste et ardente : les héros de son adolescence se vautrent dans l'aveu sous le fouet humiliant de l'ancien valet des Blancs, le procureur Vychinsky. Ljova vit un cauchemar et l'on peut mesurer la douleur et la profondeur du coup qu'il reçoit quand on sait qu'il éclata en sanglots et hurla littéralement de douleur en pleine rue en lisant le titre du journal parisien qui annonçait l'exécution des seize et, et parmi eux, de Zinoviev, Kamenev, Sergei V. Mratchkovsky, avec qui il avait fait en 1927 sa tournée oppositionnelle dans l'Oural, et de cet Ivan N. Smirnov qui payait peut-être de sa vie leur rencontre dans un grand magasin berlinois... En tout cas, dès les premiers jours, c'est Ljova, toujours lui, qui tire les sonnettes, mobilise, exhorte, entraîne, met au travail Marcel Martinet et argumente avec Magdeleine Paz.

Ces circonstances et la nécessité — puisque Trotsky, les mains liées par son internement en Norvège, ne peut mener lui-même la contre-attaque — expliquent en définitive que Ljova se soit finalement résolu à se jeter à l'eau et, surmontant ses hésitations et son manque de confiance en lui-même, à rédiger ce Livre rouge sur le procès de Moscou qui est la meilleure pièce de ce contre-procès finalement gagné devant le tribunal de l'Histoire. Il faut mentionner également son extraordinaire article sur le procès de Novosibirsk qui faisait apparaître le procès Piatakov-Radek tel qu'il allait être, avant même son annonce, le bref exposé sur le procès des communistes géorgiens, un verdict qui remontait à ... 1922, sa belle lettre à la Ligue des Droits de l'Homme, sa polémique contre Gabriel Péri dans les colonnes de Marianne, sa mise en garde contre sa propre mort éventuelle, forcément suspecte (15) — des textes qui, par leur qualité, leur clarté, leur force de persuasion, leur architecture comme par leur mesure, placent Ljova, Léon Sédov, au premier rang des écrivains politiques des années trente, on pourrait même dire des moralistes au beau sens de ce terme.

Très tôt, et parfois même avant son père, Sedov manifeste sur telle ou telle question concrète, sa compréhension aiguë de la réalité stalinienne, lui écrivant, par exemple, le 6 avril 1937: « *Je pense qu'avec les événements il faudrait revoir notre ancienne appréciation du procès des mencheviks. Compte tenu des procès actuels et des informations de Ciliga et Serge, il ne fait aucun doute qu'il a été construit selon le même principe* ». Trotsky l'écoute, bien que sans enthousiasme, et il fait bien. Sedov montre, notamment dans son article « *Accusé, j'accuse* », qu'il est plus proche de la vérité que son père quand il s'agit de trouver une explication des aveux, et il comprend le premier qu'il est impossible de rejeter a priori l'emploi de la torture physique et des chantages exercés à propos des proches.

C'est pourtant au cours de cette période, où il démontre par tant d'écrits valables la maturité de son talent et de ses convictions enracinées dans un long travail, qu'il devait le plus durement ressentir les affrontements personnels inévitables avec son père et les outrances de ce dernier, en train de se débattre, lui aussi, les yeux grands ouverts dans un cauchemar de sang. Le fait est que Ljova ne réussit

pas à imprimer au travail de défense le rythme ni la forme stricte imposés, et par Trotsky et par le caractère de la commission d'enquête présidée par le Dr Dewey. Ses conditions de vie matérielles et morales ne le plaçaient pas en outre dans une position lui permettant de fournir à la demande documents, témoignages et études sous la forme adéquate et dans les délais les plus brefs. On trouvera dans les Œuvres les lettres de Trotsky sur cette douloureuse querelle sur laquelle Jean van Heijenoort, dans ses souvenirs, a apporté de précieux éclaircissements. Pour la préparation de cet article, nous avons évidemment relu bien des lettres de Sedov que nous aurions aimé pouvoir publier ici. Le malentendu avec Trotsky est complet ; le fils prend au pied de la lettre les artifices pédagogiques — parfois un peu lourds peut-être — du père, tandis que d'autres règlent, consciemment ou non, des comptes d'ordre personnel à cette occasion. Ce sont des pages pénibles à lire pour celui qui croirait que le militant à l'assaut du ciel n'affronte jamais que des obstacles en forme d'ennemis et que des ennemis portant sur leurs visages les stigmates, bien reconnaissables, de la classe qu'ils incarnent !

Les quiproquos et les obstacles inutiles accumulés par la lutte fractionnelle l'ont empêché de rencontrer le vieux communiste agent du G.P.U. Ludwig, alias Ignace Reiss. Il hésite plusieurs jours avant d'envoyer à sa veuve, Elsa, une très belle lettre :

« En commettant cet assassinat, nos ennemis ne se sont pas seulement vengés ; mortellement effrayés eux-mêmes, ils ont voulu tuer un militant de très grande valeur, engagé dans la bataille pour régénérer le mouvement ouvrier mondial, lequel a subi là une grande perte. Notre devoir à tous est de conserver la mémoire du défunt, pour les générations futures, pour l'Histoire... Tant que le mouvement ouvrier ne peut traduire en jugement les tueurs et l'assassin qui les a armés, faire connaître largement les faits est notre seule arme. Nous avons engagé toutes nos forces pour que le maximum de matériel puisse être imprimé et pour que le tirage soit le plus important possible (16). »

L'enquête des polices suisse et française, les aveux de Renata Steiner vont bientôt lui apprendre ce dont il se doutait: la grande traque dont il est le gibier.

C'est pourtant avec une passion toujours renouvelée et malgré les énormes dangers que comportait inévitablement ce type de fréquentations, que Ljova se précipitait pour prendre contact avec les hommes qui, en ce temps des assassins, avaient décidé de braver le G.P.U. et de rompre avec Staline. L'un de ces derniers, Alexandre Barmine, l'a décrit: *« Un homme jeune encore, négligemment vêtu comme un ouvrier parisien, prématurément fatigué, mais plein de vie, l'esprit aiguisé, le rire prompt et cordial [...] débordant de projets »*, qui l'interrogeait avidement et plaisantait parfois sur le thème des aveux, *« mais avec une immense amertume »*(17). Ses lettres à Trotsky sur ses rencontres avec Barmine et Krivitsky, un rapport de Jan Frankel sur la visite qu'il rendit à ce dernier en 1939 aux Etats-Unis, révèlent ce que furent ses rapports tendus avec Krivitsky (18), pendant les quelques semaines où ils se rencontrèrent fréquemment, avant de rompre, juste à la veille de la mort de Sedov: Krivitsky, la conscience lourde, refusant de façon dramatique de juger et d'être jugé, ne voulant être qu'un soldat, prêt à obéir, incapable de réfléchir et de penser par lui-même, proposant seulement d'être utile à Trotsky en lui faisant connaître, à travers sa propre personne, un type d'homme qu'il ne connaissait pas, et Sedov, en face de lui, parlant au nom d'Octobre et de la révolution mondiale, revendiquant, exigeant une déclaration politique qui porterait un jugement sur le stalinisme et appellerait à la défense de l'U.R.S.S.

Sedov, qui consacre des heures — les dernières de sa vie — à ces discussions avec Krivitsky, n'ignore pas que cet ancien agent du G.P.U. a sur les mains du sang de communistes. Aussi se justifie-t-il en écrivant à son père : *« Certains camarades mettent des gants blancs et refusent de se commettre avec un tel individu [...] Je suis totalement contre cette position »*. Il explique à Trotsky que l'homme est intelligent et que, dans cette mesure, il peut *« nous donner la clé de la psychologie thermidorienne de l'homme soviétique d'aujourd'hui »*. Son combat pour faire parler et écrire Krivitsky, il le conçoit comme une bataille pour éclairer et accélérer la crise de l'appareil stalinien : *« Avoir des contacts avec lui, c'est poser*

le problème des rapports avec les autres. Car d'autres membres de l'appareil stalinien viendront eux aussi vers nous, et nous ne pouvons pas les repousser à cause de leur passé » (19 novembre 1937)(19).

La fréquentation d'un Krivitsky est certes dangereuse, mais, pour un Léon Sedov, le danger immédiat est bien plus proche encore. Le G.P.U. est auprès de lui, en la personne d'Etienne, et il ne le sut jamais. Mais il y est aussi en la personne d'autres tueurs — dont il connut au moins les noms avant de mourir. En novembre 1936, alors qu'il est occupé par les démarches qu'exige le vol des archives de Trotsky, il remarque qu'il est suivi dans la rue par un inconnu et réussit à l'attirer derrière lui au Palais de Justice où il le fait interpeller séance tenante. L'homme, un Russe blanc nommé Anatole Tchistoganoff, nie énergiquement et se retrouve en liberté quelques heures après, les policiers parisiens étant restés sceptiques. Pourtant, dix mois plus tard, les arrestations en chaîne dans l'affaire de l'assassinat d'Ignace Reiss montrent qu'il était bien un maillon dans une chaîne de mort qui se resserre autour de Ljova: Tchistoganoff — dont le nom de code est Lunette — fait bel et bien partie d'une bande qui est sur les traces de Ljova, littéralement à sa porte. Deux de ses membres, Smirenski et Ducomet, habitent au 28 rue Lacretelle, alors que Ljova habite, lui, au 26. L'une des femmes de la même bande, Renata Steiner, l'a surveillé non seulement dans ses déplacements parisiens, mais jusque dans la pension de famille du Cap d'Antibes où il est allé prendre un peu de repos à l'été 1936: elle l'a invité à nager au large et il l'a regardée avec complaisance. Les agents du G.P.U. qui dirigent cette bande sont le tueur Nikolai Pozniakov, l'ancien officier blanc Sergéi Efron. C'est ce dernier qui a dépêché Smirenski, Ducomet et Steiner à Mulhouse en janvier 1937 pour y attendre Sedov dont il savait — mais comment et par qui, sinon par Zborowski — qu'il y avait un rendez-vous avec un avocat suisse pour un contre-procès à Bâle. Les tueurs sont revenus parce qu'on les a rappelés : Ljova n'est pas allé à Mulhouse.

En 1937, plusieurs camarades et amis, tous proches de Sedov, notamment Lola, mais aussi le Polonais Pinchas Minc, qui vient d'arriver de Tchécoslovaquie, écrivent à Trotsky pour lui dire qu'il faut absolument retirer Ljova de ce monde empoisonné où il frôle la mort à chaque pas, cheminant dans le noir sous la gueule des mausers²⁰... Trotsky hésite : la vie de son fils serait-elle moins menacée dans ce Mexique où l'on achète un tueur pour une bouchée de pain ? A Paris au moins la police, échaudée, a intérêt à le protéger et les tueurs ne l'ignorent pas. D'ailleurs Ljova refuse de quitter l'Europe. Le vieux continent est sa dernière chance d'un lien avec l'U.R.S.S., l'endroit où se concentrent les combattants du dernier carré. Il y restera, à son poste jusqu'au bout.

Nous laissons à d'autres le soin de tenter un bilan de nos connaissances sur la mort de Léon Sedov et en particulier d'examiner l'hypothèse, rejetée par la Justice française, mais retenue par l'Histoire, de son assassinat. Opéré pour une appendicite, Ljova est mort en quelques jours, après avoir été, par une faute politique impardonnable, transporté, opéré, soigné dans une clinique parisienne tenue par des Russes blancs, un milieu totalement infesté à l'époque par le G.P.U. et, de plus, dans un établissement dont le directeur était soupçonné par la police française d'être un agent du G.P.U. ! Le G.P.U. — et on le comprend, qu'il ait fait le coup lui-même ou s'en soit remis à d'autres ou encore au hasard d'un chirurgien incompetent — a bruyamment fêté le succès que constituait pour lui la mort du « *fiston* », présage et précédent prometteur de celle de son père.

Dans le magnifique texte qu'il a consacré à la mémoire de son fils au lendemain de sa mort (21), Trotsky affirme que si Sedov avait vécu, il aurait pu, à travers les grandioses événements de la seconde guerre mondiale qui pointait à l'horizon, montrer sa véritable stature. Homme de masse, habitué aux feux de la rampe, Trotsky n'a-t-il pas commis une erreur d'optique en ne percevant pas que Sedov avait déjà démontré cette stature, à son poste discret ?

Nous pensons, quant à nous, qu'au travers d'événements qui auraient pu briser et qui ont effectivement brisé des hommes d'une trempe exceptionnelle, Ljova, en continuant à combattre, en avançant de façon décisive dans le labyrinthe de cauchemar des assassinats et des parodies de procès, dans les conditions matérielles et morales qui étaient les siennes, avait démontré alors sa véritable stature et ses dons

exceptionnels que l'ombre gigantesque de son père avait masqués à bien des yeux et avant tout à lui-même. Comme son amie Nina V.Vorovskaia morte à Moscou à vingt ans, comme les autres enfants de révolutionnaires tombés à Vorkouta et ailleurs, Léon Sedov, Ljova — qui fut aussi Markine, Durand, Gil, Alex et Dix — est une figure non seulement indépendante mais encore prodigieusement attachante en elle-même de l'histoire du communisme, un homme en tous points digne du père-héros dont il fut, dans la tourmente, l'ami et le camarade.

Ceux de ses travaux que nous présentons ci-dessous dans ce numéro spécial démontrent à nos yeux que Staline eut, de son point de vue, raison de s'acharner et que « *le Fiston* » était en effet un redoutable adversaire.

Cet étudiant prolongé, qui était aussi un révolutionnaire professionnel de la noble façon qui n'inspire que du respect, cet homme de trente ans qui cumulait en lui l'expérience de deux générations et de plusieurs pays, ne mangeait pas à sa faim et n'a sans doute jamais dormi tout son soûl. Mais il faisait peur au maître du Kremlin.